

Lettre du 28 juin écrite à la Criée, Rennes à 13h

Je vais commencer donc. Ceci est la deuxième lettre que j'écris ici, dans l'exposition, et en quelque sorte pour cette exposition. J'ai parlé la dernière fois de ces lettres, de la manière dont, pour moi, les idées, les intentions même qui accompagnent mes oeuvres forment un autre ensemble, une autre composition qui elle aussi a sa matérialité, celle du langage. J'ai commencé à parler des gestes et des traces qui vous entourent. Je conçois les pièces dans cette salle comme une série de gestes, dont certains sont documentés sous forme d'images et d'autres par les traces qu'ils ont laissées au mur, au sol, sur les objets rassemblées dans les vitrines ou ailleurs. Le mot 'geste' est sans doute trop large, pas assez précis, mais il nomme un rapport à la lecture, à l'intelligibilité qui m'intéresse. Il y a une sorte de présence sourde, muette, que j'essaie de rejoindre quand j'écris, quand je produis des objets, des images, ou des performances aussi. Un noyau, un noyau "sans saveur" pour reprendre une phrase du même écrivain que j'ai cité sans le nommer la dernière fois, un noyau autour duquel quelque chose comme un discours, comme l'articulation d'un propos ou d'une pensée se tisse. Je ne saurai le nommer autrement. Mais c'est ce qui m'a inspiré le choix des mots 'geste' et 'trace' pour décrire les choses qui vous entourent. L'écriture, mon écriture là en ce moment, n'est sans doute pas un geste, mais elle est accompagnée d'une gestuelle qui parle, elle aussi. Qui communique. Qui communique comme peuvent communiquer tous ces mouvements involontaires du corps ou du visage que l'on fait en parlant. Ce même écrivain dont je continuerai à taire le nom parle dans un de ces textes de l'art de son époque, qui est plus ou moins la notre, comme étant lié au geste, à l'installation de gestes espacés, entourés d'un blanc, comme le blanc d'un oubli, d'une perte, ou d'une fragmentation. Je suivais un fil et il me semble l'avoir perdu, mais c'est tout aussi intéressant. Il y a une richesse, une plénitude ou plutôt un semblant de richesse ou de plénitude qui me dérange de plus en plus dans l'art contemporain. Souvent, quand je me promène dans une exposition, surtout une exposition de groupe démesurée comme on en voit trop de nos jours, j'ai l'impression d'être sans cesse confronté à des choses qui crient, ou plutôt qui brillent, des surfaces lisses sans grain, sans point d'accroche ou de résistance. Je veux dire, sans résistance à une consommation rapide et irréfléchie. De plus en plus, ce que je cherche à atteindre dans mon travail et dans ma pratique c'est à la fois un ralentissement et une déroute. Une errance même, ou en tous cas, la possibilité d'une errance non pas sans repères, car il y en a toujours, mais où les repères que je porte en moi deviennent flous, instables. C'est aussi cela qui m'a inspiré le désir de commencer à faire ces performances d'écriture. J'aime cette mise en situation. Le fait de devoir communiquer, de devoir chercher à formuler une pensée sans autre support ou points d'appuis que ce que je porte en moi. Ce n'est pas l'opposé de cette richesse dont je parlais avant, c'est une autre sorte de richesse. Une richesse qui ne m'appartient pas, qui n'appartient à personne, mais qui, comme le langage, n'existe que dans le partage, la transmission.

Merci.